

de fantastique. Le Vieux, avec tous ses métiers et ses mystérieux laopins de terre, semble manquer encore un peu plus d'existence réelle, et le troisième, avec son âge ambigu, en manque encore davantage. Il est sonneur et gardien du cimetière dans les environs de Paris, et ne se travestit ainsi, lui non plus, en marionnette, qu'en dehors de son état. Il met son plumet quand les cloches le lui permettent, et donne seulement aux moutons le temps que lui laissent les tombeaux...

MAURICE TALMEYR

L'AMI D'YVON

Elle était mélancolique en diable, ce jour-là, par cette grise et mucre matinée de décembre ; elle était d'une mélancolie à vous mettre la mort dans l'âme, et bref, pour tout dire, elle donnait presque envie, ce jour-là, d'aller se noyer, la petite lande de Ploubaznaéc, la petite lande qui dévale vers la grève.

D'ordinaire, la pauvre, surtout les dimanches et même pendant la semaine, elle est plutôt joyeuse et encourageante à vivre. Pas absolument par son charme propre, peut-être, mais par les gens et les bêtes qui la peuplent et qui n'ont pas l'air de trouver, malgré tout, l'existence trop insupportable.

En fait de charme propre, la petite lande de Ploubaznaéc n'en a guère. Et d'abord, elle est petite, toute petite. Elle ne peut donc pas, comme la plupart des landes bretonnes, ses grandes sœurs, avoir le charme de l'immensité, de la solitude, du silence. Elle n'a pas non plus celui de la sauvagerie. Voisine du village, sans cesse piétinée par les gens et par les bêtes, elle ne saurait être farouche. Elle y fait tout ce qu'elle peut, mais n'y réussit point, avec les rares touffes d'ajoncs dont elle essaie de se hérissier et la demi-douzaine de roches qu'elle dresse parmi ces ajoncs. On dirait des verrues dans une barbe maigre.

En revanche, cette barbe maigre sert de vague pâture à des vaches, à des moutons, à des porcs, que garde en jouant une marmaille turbulente ;

et, sur les verrues, sont assis des anciens et des anciennes, cell's-ci tricotant et enfilant encore plus de paroles que de mailles, ceux-là discutant à grands gestes et le verbe haut ; tant et si bien que la petite lande de Ploubaznaéc, surtout les dimanches et même pendant la semaine, est d'ordinaire plutôt joyeuse, à preuve que les filles y dausent souvent, ce qui ne donne pas alors, avouez le, envie d'aller se noyer.

Mais ce jour-là par cette grise et mucre matinée de décembre, elle était mélancolique en diable, la petite lande de Ploubaznaéc, la petite lande qui dévale vers la grève.

Pourquoi, aussi, la voyant sans bêtes ni gens, réduite à ses rares touffes d'ajoncs et à sa demi-douzaine de roches, pourquoi m'obstinais-je à y déambuler solitairement ? Je n'en savais, ma foi rien moi-même. Peut être en moi seul était cette mélancolie, par cette grise et mucre matinée de décembre, me rappelant tant de décembres morts, et qu'une année de plus allait encore mourir, et que, finalement, tous tant que nous sommes, vivants qui croyons vivre, nous sommes toujours un peu des gens en train d'aller se noyer.

Soudain, comme si, du bout de la petite lande là-bas, sur la grève, une voix répondait à ces pensées lugubres, voici que l'on se met à clamer, longuement, plaintivement, sinistrement :

—Yvon est mort ! Yvon est mort !

Je cours. Je suis la pente qui dévale vers la grève. J'arrive à la mer. Sur le sable, au bord des flots montants, un vieil homme était couché à plat ventre. C'est lui qui poussait ce cri d'agonie entrecoupé de larmes et de sanglots.

—Où, lui dis-je, où est-il mort, Yvon ? Il n'est peut-être pas mort ! On peut encore le sauver !

Je pensais que le vieil homme parlait de quelque enfant confié à sa garde et tombé dans un trou d'eau, comme il y en a par là. Je le pensais sans y avoir d'autre raison que l'expression douloureuse du vieil homme.

—Non, non, me répondit-il. On ne peut plus le sauver, Yvon. On ne peut plus, vous voyez bien. Vous voyez bien qu'il est mort, Yvon, puisque... puisque.

—Puisque quoi ? fis-je, en le secouant, pour l'obliger à conclure sa phrase.